

L'espace numérique (9) Vérités et cavernes

Eric Méchoulan et Marcello Vitali-Rosati

2018

L'espace numérique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1059026ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1059026ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de langue française

ISSN

2104-3272 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Méchoulan, E. & Vitali-Rosati, M. (2018). L'espace numérique (9) : vérités et cavernes. *Sens public*. <https://doi.org/10.7202/1059026ar>

Résumé de l'article

Comment penser l'espace numérique et rendre compte de son caractère à la fois structuré, mouvant et collectif ? Comment trouver un dispositif qui permet un dialogue ouvert, parvenant à saisir le sens des infrastructures numériques, sans les cristalliser en une essentialisation appauvrissante ? L'échange de courriels nous a semblé le moyen le plus approprié de faire de la théorie ainsi que de mettre en place un geste de pensée qui s'accorde avec la culture numérique et qui rend possible d'envisager cette dernière avec un regard critique. Pendant un an et demi (de septembre 2015 à mars 2017), nous avons donc échangé questions et réponses, afin d'essayer d'identifier les caractéristiques du numérique — espaces, temps et enjeux politiques — en continuité avec la tradition du dialogue philosophique.

Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 4.0 International (CC BY-NC-SA 4.0) Sens Public, 2018



Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>



L'espace numérique (9)

Vérités et cavernes

Eric Méchoulan, Marcello Vitali-Rosati

Publié le 10-05-2018

<https://www.sens-public.org/article1315.html>



Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 4.0 International
(CC BY-NC-SA 4.0)

Résumé

Comment penser l'espace numérique et rendre compte de son caractère à la fois structuré, mouvant et collectif? Comment trouver un dispositif qui permet un dialogue ouvert, parvenant à saisir le sens des infrastructures numériques, sans les cristalliser en une essentialisation appauvrissante? L'échange de courriels nous a semblé le moyen le plus approprié de faire de la théorie ainsi que de mettre en place un geste de pensée qui s'accorde avec la culture numérique et qui rend possible d'envisager cette dernière avec un regard critique. Pendant un an et demi (de septembre 2015 à mars 2017), nous avons donc échangé questions et réponses, afin d'essayer d'identifier les caractéristiques du numérique — espaces, temps et enjeux politiques — en continuité avec la tradition du dialogue philosophique.

Abstract

How could we consider the digital space and give full account of its structured, moving, and simultaneously collective attributes? How could we find a device that enables an open dialogue, which allows us to understand the meaning of digital infrastructures without any impoverishing essentialization? This *e-exchange* appeared to us the most appropriate way to theorize and create an act of thought that fits in with the digital culture and allows a critical eye on it. For about a year and a half (from September 2015 to March 2017), we shared questions and answers, trying to identify the digital world's characteristics — its spaces, times, political challenges —, in continuity with the philosophical dialogue.

Mots-clés: espace numérique, politique américaine, raw data, architecture, données, vérité

Keywords: digital space, US politics, raw data, architecture, data, truth

Table des matières

L'espace numérique (9)

Eric Méchoulan Marcello Vitali-Rosati

Subject : Re : L'espace numérique

Date : 22 Nov 2016 08 :12

From : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net

To : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca

Cher Éric, l'architecture est en mouvement, je suis parfaitement d'accord. On s'était mis d'accord sur cela — tu te rappelles, je parlais de Valéry et de l'architecture comme art du mouvement. L'espace est une conjoncture médiatrice, faite d'une interaction de forces en mouvement. Il n'existe pas, tu dis... Au contraire, il existe justement car il est un flux. Certes, par contre, il n'existe pas en tant qu'essence stable — vieille question du rapport entre immobilité et mouvement et de la possibilité ou pas d'une ontologie du mouvement. Laissons donc tout ça de côté — vu que, malheureusement, nous sommes d'accord. Et parlons de vérité. Car la question de la vérité — que nous n'avons jamais posée jusqu'à maintenant — semble être LA question par excellence aujourd'hui. Tu as peut-être vu que l'*Oxford Dictionary of English* a fait de « *post-truth* » le mot de 2016 (<http://www.journaldemontreal.com/2016/11/16/post-verite-le-mot-de-lannee-du-dictionnaire-oxford>). L'idée est que, dans un environnement multiple et performatif, la notion de vérité ne tient plus la route. Est vrai ce qui est performé par les dynamiques de structuration de l'environnement numérique. Il n'est plus possible de « vérifier » en comparant une affirmation à la réalité (dans le modèle de Tarski « a » \leftrightarrow a) : il n'y a plus que de multiples réels performés par de multiples instances de vérité.

Comment penserais-tu la vérité dans ce contexte ?

m

Subject : Re : L'espace numérique

Date : 22 Nov 2016 22 :11

From : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca

To : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net

Cher Marcello, Oui, c'est triste que nous soyons d'accord. Encore que j'aurais tendance à chipoter sur des points mineurs pour le plaisir de signaler de légères divergences. Par exemple, je maintiendrais le principe selon lequel l'espace n'est RIEN avant d'apparaître sur l'écran des rapports de force et des formes de représentation. Je trouve que le grand avantage de l'espace qu'on dit numérique est justement de nous amener à ruiner toute idée de préséance ou d'antériorité de la catégorie « espace » sur celles de flux, de rythme, de geste et même d'acrobatie (essentiellement composée, celle-là, de gestes, de rythmes et de flux). Dans notre réflexion dialoguée sur « l'espace numérique », le mérite que j'y discerne est la possibilité de vérifier le caractère secondaire de cette notion d'espace. . .

Mais venons-en à la vérité. D'abord, écartons une confusion actuelle qui me semble très dommageable pour la discussion (et je l'ai vue encore sur #TweetSophia). Ce mot à succès de « *post-truth* » est un slogan qui mélange vérité et fait. L'élection présidentielle américaine a été une faillite complète du *fact-checking*, pas de la vérité. Le fait entre dans l'univers des données et, du coup, des protocoles qui y donnent accès après l'avoir formaté de manière adéquate. Pas la vérité. Est-ce surprenant quand on voit qu'en 2011, une ville comme Detroit a un taux de 47% d'illettrés incapables de remplir un formulaire quelconque ? Après cela, on vient s'étonner de votes étranges contre l'intérêt de populations qui ont été jetées dans une crise atroce et qui semblent adhérer à une politique encore pire pour elles. Peut-être parce que les citoyens aspirent à la vérité plus qu'aux faits.

J'espère pouvoir revenir dans notre discussion et sur la vérité, et sur le problème fait/donnée, et sur les déplacements subtils de votes qui vont contre l'intérêt économique des personnes qui votent (on pourrait en dire autant des votants pour le Brexit). Ce ne sont pas des manières de nous éloigner de notre discussion sur l'espace numérique, mais des façons de le problématiser.

Pourquoi ? Il me semble que Trump a séduit une partie de son électorat en exploitant la figure (j'en suis profondément désolé pour Foucault) du parrhêsiaïste, de celui qui dit la vérité (contre les habitués de la manipulation étatico-administrative). Et c'est pourquoi les faits ne comptaient absolument plus. La vérité est affaire de croyance ; le fait relève de l'authentification.

Évidemment, cette vérité a été construite par des médias écoutés exclusivement par des croyants. Évidemment, l'électorat qui a porté Trump au pouvoir est simplement le banal électorat des républicains. C'est Clinton (avec tout ce qu'elle représentait) qui a été battue ; ce n'est pas Trump qui l'a emporté. Mais il me semble intéressant qu'il ait exploité d'emblée cette figure du parrhêsiaiste. Manière subtile de mieux éviter (ou éditer à sa manière) les faits ?

Bref, je crois qu'il faut travailler sur la corrélation espace numérique/faits-données. Mais sans oublier de voir ce qui arrive du coup à la vérité. . .

eric

Subject : Re : L'espace numérique

Date : 23 Nov 2016 08 :24

From : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net

To : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca

Superbe piste de réflexion, Éric. Oui, en effet Trump a bien exploité la figure du parrhêsiaiste. Il n'est pas le premier à le faire. La rhétorique de Berlusconi n'était pas si différente : finalement quelqu'un qui a le courage de vous dire ce qu'a fait la démocratie chrétienne depuis 50 ans. Et la Lega Nord, avec Bossi et son « Roma ladrona » (Rome voleuse) et son langage vulgaire faisait exactement la même chose. Que dire de Marine Le Pen ou encore de Beppe Grillo, dont le métier — comique — permettait encore plus l'identification avec le parrhêsiaiste ? Cette structure n'est pas nouvelle et consiste en effet à opposer vérité et faits — les faits seraient des constructions du pouvoir en place, et la vérité, la manifestation de quelque chose d'autre. . . ou quelque chose de ce type ?

Dans l'espace numérique, depuis longtemps circule l'idéologie de la donnée pure. « *Raw data now!* », criait Tim Berners-Lee lors d'un TED Talk d'il y a quelques années — et il demandait au public de répéter avec lui « *Raw data now!* ». Le *raw data* est l'objectivité totale, le fait indiscutable car fragmenté, non interprété : pur. La machine, ensuite, peut objectivement calculer le *raw data* pour produire du sens — encore une fois objectif. Dans ce sens il ne peut pas y avoir de vérité, si ce n'est une vérité performative : celle qui émerge du calcul effectué sur le *raw data*. Je caricature à peine l'idéologie portée en particulier par le discours de l'industrie. Or à ce contexte s'ajoute l'opinion : celle qui ressort des réseaux sociaux, par exemple. Une opinion qui se présente par contre elle aussi comme un ensemble de faits. Et personne

ne vérifie. Comme si l'idéologie du *raw data* avait fait devenir inutile le sens critique : tout ce qui vient de la machine — même si en réalité ce n'est que l'opinion de quelqu'un — n'est pas à vérifier, il n'y a rien à vérifier car tout est calculé, tout est donné. Les articles les plus absurdes citent des références « scientifiques » pour démontrer tout et n'importe quoi. Et ces articles seraient accessibles en ligne, donc il n'y aurait rien de plus facile que de vérifier. Mais la plupart des lecteurs ne le font pas. Pourquoi ? Regarde ce qui s'est passé avec la vaccination et les articles « scientifiques » qui affirmaient un lien entre vaccination et autisme. Il suffisait de cliquer sur les articles cités pour voir qu'ils n'existaient pas ou qu'ils n'étaient pas des articles publiés dans des revues médicales reconnues. Pourtant le discours a circulé énormément jusqu'à créer un mouvement anti-vaccin qui peut avoir des effets très dangereux. . .

Qu'arrive-t-il à la vérité ? De quelle vérité parle-t-on ? C'est ce qu'on se demande sur #TweetSophia — mais il n'est pas facile de le faire en 140 caractères. . .

m

Subject : Re : L'espace numérique

Date : 30 Nov 2016 00 :34

From : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca

To : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net

Cher Marcello, Le « *raw data* » est, en effet, une idéologie ravageuse. Il est si plaisant d'oublier les médiations et si vertigineux de croire toucher au sol ferme de la réalité même. La langue française nous permet de penser que le cru est ce qui est cru : le *raw* est ce qui est *believed*, comme s'il s'agissait d'une tautologie. Mais le *raw data* dépend de l'architecture dont tu parlais.

Pour revenir à la vérité, il me semble que nous assistons peut-être au mouvement inverse de celui qui présida au fondement de la philosophie occidentale, à savoir la pensée platonicienne. Quelle est, en effet, la grande innovation de Platon (en plus de l'invention de l'Académie comme institution contrôlant pendant des siècles les leçons orales et les lectures autorisées du monde des hommes), eh bien, c'est celle d'avoir créé l'opposition radicale entre opinion (*doxa*) et vérité (*aletheia*). Les Grecs croyaient que la *doxa* était la gloire d'apparaître aux yeux de tous d'une certaine façon reconnaissable et appréciée, la réputation qui était établie socialement, or voilà qu'elle semble privée de Vérité. En fait, Platon prive la Vérité de son envergure sociale, donc discutable,

évaluable, pour mieux la réserver au profit de son Académie et abandonner la place publique au règne des Opinions.

Nous observons aujourd'hui l'enjeu contraire : la Vérité est de nouveau « adressée socialement », elle est rejouée sur la place publique, mais par des histrions qui prennent la posture de celui ou celle qui a le courage de dire vrai, qui a la volonté de critiquer les positions établies. La Vérité devient alors opinion. Elle ne retrouve pas l'aspect glorieux de la *doxa*, elle perd seulement son statut particulier pour mieux rouler de-ci de-là dans les caniveaux numériques. Platon était inquiet de ces manuscrits qui roulaient de mains en mains sans vérifier qui les lisait (sa critique de l'écriture n'est pas ontologique, mais bien politique), le verbe qu'il utilisait était « *kulindeitai* » : rouler, en particulier rouler dans la boue. Nous serions ainsi en train de rouler dans la boue des données brutes.

Nietzsche cherchait à renverser le platonisme. Un philosophe seul n'y suffisait pas. Il fallait attendre, non Berlusconi et Trump qui sont des marionnettes (des marionnettes archipuissantes certes), mais les flux numériques pour que la Vérité roule ailleurs qu'au milieu des astres idéels. C'est à la fois une chance et un malheur. Une chance pour retrouver des vérités adressées. Un malheur parce que les erreurs d'adressage sont mortelles.

Amitiés du mercredi matin,

eric

Subject : Re : L'espace numérique

Date : 01 Dec 2016 06 :47

From : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net

To : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca

Cher Éric, Tu es sûr que le *raw data* soit si loin de la Vérité de Platon ? Justement, l'idée platonicienne est de distinguer, d'un point de vue ontologique, ce qui est vrai de ce qu'on croit. L'opinion a une validité contextuelle — qui relève d'une situation sociale et culturelle —, tandis que la Vérité a une valeur absolue, justement parce que son contexte est transcendant — ou mieux : elle n'a pas de contexte. Je ressens quelque chose de ce type derrière l'idéologie du *raw data* — au moins dans sa version la plus idéaliste. . . Les partisans du *raw data* comme Tim Berners-Lee — les gentils, pour nous comprendre — cherchent juste à objectifier l'information et à la libérer d'une validité liée à un contexte. D'abord le *raw data* est la réduction de l'information à des

structures définies et minimalistes, par exemple « Méléagre est né à Gadara ». Pour que cette information soit une donnée, il faut par ailleurs enlever toute ambiguïté liée au contexte (par exemple ici la langue française et le prénom « Méléagre », qui pourrait se référer à plusieurs personnes). Cette affirmation, pour devenir une donnée, doit être écrite (par exemple dans la syntaxe de Wikidata) comme suit :

« wdt :Q441460 wdt :P19 wdt :Q131955 ».

wdt est un espace de nom (l'espace de nom Wikidata) dans lequel il y a des identifiants : Q441460 (qui identifie Méléagre dans l'espace de nom), P19 (la propriété « être né à » qui demande un attribut de lieu) et Q131955 (qui identifie Umm Qais voire Gadara). Ne trouves-tu pas que Platon serait ravi ? Les identifiants uniques sont comme des idées... Et « wdt :Q441460 wdt :P19 wdt :Q131955 » n'est absolument pas assujetti au domaine de la *doxa*...

Mais ce n'est que mon opinion.

m

Subject : Re : L'espace numérique

Date : 03 Dec 2016 20 :09

From : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca

To : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net

Certes, Marcello, le *raw data* APPARAÎT comme vérité, mais dans un nouveau régime où il n'y a plus d'opposition ontologique entre vérité et opinion. Ce qui change tout : pas seulement une inversion des valeurs de la vérité et de l'opinion, mais une révocation du principe qui les distinguerait. L'opinion ou la donnée brute ne remplacent pas la vérité au sommet de nos désirs ou au fondement de nos croyances ; elles font de la vérité un médium de communication. Platon ne distingue pas le vrai de l'apparence ; il invente une coupure radicale (sans aucune consistance sociale) entre la *doxa* et l'*aletheia* (pour mieux affirmer au passage sa valeur bien sociale de philosophe qui s'occupe de cette nouvelle chose au statut mystérieux, donc valorisant, qu'est la Vérité).

C'est une telle coupure qui semble vidée de sens justement parce que, pour nous, c'est le médium de communication qui fait la vérité d'une énonciation, jusque dans ce fétichisme des règles de formation des énoncés qui leur attribuent une objectivité par réduction de l'information à des structures définies,

comme tu le dis. Cependant, pour reprendre ton exemple, le fait de distinguer dans les espaces de nommage une fonction (être né à), une classe d'objets (Méléagre, Gandara) dans le cadre d'une bibliothèque (wdt), montre bien ce que tu appelles « architecture » avec ses contraintes inaperçues. Ainsi, ce type de procédure opère dans ce qu'on appelle POO (Programmation Orientée Objet). Mais l'objet en question est une structure de données qui gère, classe et stocke ces données sous une certaine forme : rien de très « raw » là-dedans. On observe même dans certains langages de programmation que l'objet est en fait une classe d'instances ou de variables. Ou, dans Free Pascal par exemple, la classe d'objets est décrite comme un « pointeur vers un enregistrement », au point que le « *verum index sui* » de Spinoza devient le « pointeur self ».

On doit aussi penser à la masse des données et à leur traitement (puisque nous parlions des *big data*). Que seraient des données non traitées (brutes) si elles ne pouvaient pas être déjà envisagées comme traitables, c'est-à-dire analysables ? Or, tu sais que pour traiter les données, il faut les préparer (les extraire, les formater et les charger). Il n'est pas négligeable de comprendre que, en termes de temps, ces opérations occupent 80% du temps d'analyse. Ce détail permet de se rendre compte de leur importance.

Je ne dirais pas, pour autant, que les gentils partisans du *raw data* sont des idéalistes (au sens platonicien). Autre forme de renversement : là où Platon inventait la Vérité comme Idée pour mieux isoler, donc sacraliser, la fonction Philosophe, ils cherchent plutôt à faire oublier leur fonctionnalité dans la constitution analysable des données. Ce qui constitue une autre figure d'illusion sociale.

Cela dit, Platon était assez subtil pour voir la nécessité de passer des Idées aux instances variables de notre monde empirique : d'où la tentative de penser une « participation » (*methexis*), et comme l'affirmait à l'envers de toutes les valeurs de l'Antiquité grecque notre cher Baron de Coubertin, l'important est de participer.

Alors, je te laisse le soin de poursuivre notre participation au monde des conversations.

eric

Subject : Re : L'espace numérique

Date : 04 Dec 2016 06 :42

From : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net

To : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca

Une provocation : et si ta critique ne venait que du fait qu'en tant que philosophe tu te sens dépossédé de ce que Platon t'avait confié de façon exclusive ? Justement, tu le soulignes : la différence ontologique entre idées et monde et la sacralisation de la Vérité permettent à Platon de valoriser la philosophie et le philosophe. Seul le philosophe a accès à la Vérité. Dans l'espace numérique, seul l'informaticien a accès à la Vérité. On pourrait refaire un mythe de la caverne informatique : ceux qui regardent ce qui s'affiche à l'écran, ceux qui arrivent à ouvrir le code et à en comprendre quelque chose, ceux qui connaissent l'architecture des langages de programmation, et ceux qui connaissent la suite des 0 et des 1. Les philosophes, dans ce cadre, sont bien enfoncés dans la caverne. Ils ne sortent pas et ne veulent pas sortir car la lumière est trop forte. La philosophie de Platon demande des efforts : comprendre n'est pas facile. Les philosophes d'aujourd'hui restent dans la caverne car ils n'ont pas envie de faire l'effort de comprendre. Nous sommes en train de parler d'espace numérique et d'architecture numérique, mais tous les deux, nous n'avons qu'une très faible compréhension de cette architecture : oui, on arrive à parler des RDF, des principes de base de quelques protocoles, de la structure du HTML et de la POO... peut-être sommes-nous arrivés à nous détourner des ombres et à regarder les petites images qui passent derrière le mur, mais nous sommes très loin du feu, et encore plus du soleil.

Et si le premier pas vers la *noésis* était pour Platon la connaissance des mathématiques, un entre-deux entre le monde sensible et le monde des Idées, aujourd'hui l'apprentissage des langages informatiques serait un pré-supposé du même type. Au lieu de « Que nul n'entre s'il n'est géomètre » , « Que nul n'entre s'il n'est codeur ». Avant de commencer à discuter, nous devrions peut-être être capables d'écrire un programme et de produire un algorithme. Participer signifie coder, et nous, les philosophes, devons peut-être faire acte d'humilité devant les informaticiens...

À toi de défendre les philosophes, maintenant.

m

Subject : Re : L'espace numérique

Date : 04 Dec 2016 08 :30

From : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca

To : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net

Cher Marcello, tu es très matinal pour un dimanche matin, d'où sans doute ton énergie provocatrice.

Je crois que l'on peut faire une réponse en trois points. D'abord, l'informaticien n'a pas accès à la Vérité, car le monde où Vérité et apparences s'opposaient (donc étaient reconnaissables) a disparu ; il a accès à des apparences calculables (pour le pire et pour le meilleur).

Renverser le platonisme n'est pas faire régner les apparences ou les opinions, mais voir disparaître le monde où la Vérité s'opposait ontologiquement aux apparences. L'idéologie du *raw data* est ironiquement déphasée par rapport à cette nouvelle réalité. Les informaticiens qui y croient ne comprennent pas du tout ce qui s'est passé. C'est pourquoi on a encore besoin des philosophes — et d'informaticiens critiques. . .

Ensuite, l'informaticien ne sait pas ce qu'il fait : non par manque d'intelligence, voire de distance avec sa pratique, mais simplement parce qu'il a besoin de se cacher à lui-même (comme le Philosophe platonicien) que son intelligence et sa pratique sont des expressions de sa Volonté de puissance (restons dans un utile cadre nietzschéen pour le moment). Là encore, un brin de philosophie ne fait pas de mal pour démonter les pièges des mauvais usages de la Volonté de puissance, qui ne sont pas déchiffrables en 0 et 1.

Enfin, je t'accorde absolument le fait que notre manque de connaissances théoriques et pratiques de la programmation (surtout le mien) nous empêche d'analyser finement l'architecture de l'espace numérique. Si j'avions su, j'eussions appris le codage à vingt ans. Mais le propre du philosophe n'est-il pas justement de ne pas savoir ? Je n'aime pas trop le personnage socratique (trop appliqué, trop sérieux souvent, trop arrogant dans sa quête questionnante), mais son fonds de commerce social reste l'ignorance. C'est parce qu'il ne sait pas ce qu'est la vertu qu'il pose des questions autour de lui, et des questions intéressantes. Je ne parle pas de l'espace numérique du haut de ma pratique savante comme pourrait le faire légitimement un informaticien, mais je lis des textes qui me permettent d'en interroger certaines dimensions, certains usages, certaines mises en mots, certaines structurations. Et là encore, le philosophe peut devenir utile. Il ne s'agit pas de lui donner le dernier mot, mais seulement d'être l'occasion d'un questionnement, de maintenir un état de curiosité.

J'espère que tu es rassuré par mon sauvetage des phénomènes philosophiques

(pendant que tu m'écrivais, je regardais un match de rugby déjà joué, et j'ai essayé de m'en inspirer pour plaquer tous azimuts les arguments adverses). Tu peux aller en paix à la messe dominicale et m'algorithmiser demain lundi.

eric

Subject : Re : L'espace numérique

Date : 05 Dec 2016 07 :59

From : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net

To : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca

Cher Eric, Je te trouve sévère avec les informaticiens... le calculable pourrait être pensé comme le vrai, supérieur aux apparences d'un point de vue ontologique. Il y aurait une longue tradition philosophique pour créer un lien entre philosophes et informaticiens...

Mais bon, je suis d'accord sur ton dernier point : la philosophie n'est pas basée sur le savoir mais sur l'ignorance. Mais alors je te propose une autre figure de l'informaticien : le hacker. Le hacker est celui qui est porté par sa curiosité et son envie de savoir. Le hacker ne sait pas, il cherche. Il ne sait pas ce qu'il veut, il teste ce que d'autres ont voulu. Il questionne le code pour voir ce qui se cache derrière le code lui-même. La vérité du hacker n'est pas le code : elle est dans la recherche continue de ce qui peut échapper au code.

On aurait ainsi d'une part les architectes officiels et, de l'autre, les massons situationnistes. D'une part ceux qui croient bâtir le règne de l'équivalence entre vérité et opinion, de l'autre ceux qui, détournant ces architectures, essaient de découvrir ce qui n'apparaît pas.

Je suis sûr que penser aux hackers te fera plaisir pour bien commencer ce lundi matin.

m

Subject : Re : L'espace numérique

Date : 05 Dec 2016 08 :48

From : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca

To : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net

Cher Marcello, Je pense être sévère des deux côtés. J'admire aussi les informaticiens et ce qu'ils nous permettent de faire et d'imaginer. Mais si l'on entend sortir du platonisme (y compris le platonisme des informaticiens par-

fois en retard même sur ce qu'ils font), alors le calculable n'est pas une vérité supérieure aux apparences. Le calculable n'est pas le vrai, c'est le vrai qui est enfin apparu comme un effet de calcul. Là encore, nous pourrions être assez nietzschéens : la vérité n'existe pas dans la mesure où nous avons affaire toujours à des singularités et des événements ; la vérité est une façon d'oublier ces multiples singularités et de les plier, par un régime d'analogie, à une identité, à un même ; cependant, pour vivre, pour agir, nous avons besoin de ce calcul qui nous permet de figer provisoirement, de stabiliser suffisamment les flux de données. La vérité n'est donc pas supérieure aux événements donnés, aux apparences singulières ; elle en est le produit momentanément arrêté, c'est ce qui lui donne sa valeur exemplaire (mais l'illusion commence lorsque l'on fait de l'exemple une Essence véritable). Wittgenstein prenait le cas de la parenté : tout enfant a des parents. C'est une vérité, certes, à condition de saisir que la parenté biologique qui, pour nos cultures occidentales, est fondamentale, ne serait pas une vérité dans certaines tribus amazoniennes où c'est l'oncle maternel qui ferait figure de « père ». D'où nos vifs débats sur la procréation assistée, les mères porteuses, etc.

Autant de nouveaux calculs des « vrais » parents. Pour le dire dans les termes du cher Ludwig : le logique s'oppose à l'empirique, mais sa différence de degré est prise pour une différence de nature. La vérité, c'est une apparence ralentie au point de paraître immobile (ou accélérée au point de nous apparaître empiriquement insaisissable). Quant aux hackers, ils font partie de ce que j'appelais les « informaticiens critiques ». Il est clair que ce sont des personnages intéressants, surtout un lundi matin.

Mais la question que je voudrais alors te poser pour continuer à éclairer ce que tu nommes « architecture » est celle-ci : comment est-il possible de « détourner » une architecture ?

eric

Subject : Re : L'espace numérique

Date : 06 Dec 2016 07 :52

From : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net

To : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca

Je pense évidemment aux situationnistes et aux dérives. Si une architecture a une fonction de détermination des possibles, alors on peut jouer avec cette fonction en essayant de la court-circuiter. Une salle de cours est faite pour

faire des cours. Mais si j'utilise les tables comme des obstacles, je peux aussi y organiser une course à obstacles. De la même manière : Facebook est fait pour partager ses photos avec des amis, mais si je crée un profil fictif, je peux l'utiliser pour faire une œuvre littéraire. Ces gestes de détournement, parfois très banals et très simples, permettent de regarder la structure architecturale avec un regard critique — et donc aussi d'en faire une analyse. Créer un profil fictif sur Facebook implique aussi d'être confronté à son algorithme, qui essaye justement d'éviter des profils fictifs.

Détourner une architecture signifie la hacker. On peut hacker à différents niveaux : un bon hacker est capable de rendre les murs transparents, de changer et de retourner l'architecture totalement. Avec moins de littéracie, nous pouvons nous contenter de hacks mineurs — justement, déplacer des tables et des chaises, ou simplement les utiliser autrement.

S'asseoir sur une table est une première forme de détournement, non ? Ce n'est pas par hasard que c'était considéré comme un acte de rébellion il y a quelques décennies. . .

m

Subject : Re : L'espace numérique

Date : 10 Dec 2016 05 :54

From : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca

To : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net

Cher Marcello, Je te suis, bien sûr, dans tes déplacements situationnistes. L'enjeu est ici celui des usages de l'architecture, une fois celle-ci reconnue. Des manières donc d'habiter, voire d'occuper — sur un modèle Occupy Wall Street ? Un des problèmes tenant aux niveaux de ces usages/détournements en fonction des compétences, comme tu l'as remarqué. Pourtant, si la figure du hacker perturbateur est séduisante, on assiste surtout aujourd'hui, me semble-t-il, à des hackings étatiques d'une envergure qui dépasse celle des bandes plus ou moins situationnistes (voir l'enquête lancée par le Sénat américain sur les perturbations venues de Russie dans la dernière élection présidentielle). L'outil critique qui consiste à utiliser autrement, de manière inventive et inattendue, des appareils peut ainsi devenir une arme de plus dans la guerre entre grandes puissances.

Autre problème : rendre l'architecture transparente est très joli. Mais, comme la donnée brute, la transparence fait partie de l'arsenal idéologique des États et

des compagnies. Regarde la réunion qui se tient à Paris de l'Open Government Partnership : le président Hollande a longuement désiré la transparence pour le monde numérique. Hollande hacker? De lui-même peut-être en ne se représentant pas. . .

Excuse mon pessimisme du samedi matin tôt que, j'espère, tu vas détourner habilement,

eric

Subject : Re : L'espace numérique

Date : 10 Dec 2016 09 :27

From : Marcello Vitali-Rosati marcello@vitalirosati.net

To : Eric Méchoulan eric.mechoulan@umontreal.ca

Cher Éric, ce que tu dis est hélas vrai, et il m'est très difficile de le détourner. Les grandes attaques de DDoS (Distributed Denial of Service) qui ont eu lieu il y a quelques mois te donnent raison. Il semblerait que seulement des États ou de grosses compagnies aient les moyens pour mettre en place quelque chose de ce type. Le hacking devient en effet un outil de guerre parmi d'autres — qui peut par ailleurs avoir des causes graves, même létales. Et il est vrai aussi que la transparence est une autre idéologie.

Mais tout cela n'enlève rien aux possibilités réitérées d'appropriation et de détournement. Le fait que les pouvoirs forts aient un rôle prépondérant dans la production et dans l'agencement de l'espace est vrai depuis toujours. Ainsi que le fait que ces mêmes pouvoirs peuvent utiliser le détournement comme outil de guerre pour combattre l'un contre l'autre. La question à se poser est : dans ce contexte, quelle est la place pour des usages autres ?

On revient au début de notre dialogue : quels espaces publics? Quelle place pour la résistance à des pouvoirs forts qui occupent et structurent l'espace à des fins douteuses?

m